

le monde France di 3 juillet 93.

CULTURE

A quoi pensent les vidéastes

Deux manifestations pour faire le point sur un art en bonne santé

Une quinzaine de jeunes artistes vidéo sont présentés, pendant tout l'été, au Centre Georges-Pompidou, sous le titre « Ici Paris (Europe) - nouvelles tendances de la vidéo en France ». Leurs œuvres témoignent que la vidéo est en France un art en pleine expansion. Mais vers quoi va-t-elle ? Vers la télévision. Autrefois, les artistes vidéo rêvaient de détruire la télévision, aujourd'hui ils travaillent à s'y intégrer. Pour le meilleur comme pour le pire.

Il y a là, par exemple, commentons par le pire, un rival de Dorothée, Joël Bartoloméo, avec ses bambins qui se peignent le corps - mais la fausse naïveté ne paie pas plus dans un cas que dans l'autre. Un nouvel Ardisson, Philippe Andrevon, qui accumule, en jouant avec un ordinateur, des stars de cinéma dans des décors de bar, de supermarchés, de parkings - plaisanterie vite lassante. Des anti-pubs façon Karl Zéro, avec les mises à feu de Loïc Jugue ou l'art de consumer l'idée de *ready made* - tentative flambante, qui retombe comme un soufflé. Ou un morceau de *Vidéo Gag* : les réveils difficiles de Pierrick Sorin s'autofilmant avec une caméra déclenchée par son réveil-matin - on rit au début.

Mais il y a là aussi, et c'est plus réjouissant, une émule de François de Closets, Christiane Geoffroy, la passionaria du sperme, qui compose des tapisseries numériques sidérantes avec des images de spermatozoïdes vus au microscope. D'excellents fournisseurs de *Boulevard des clips* : Florence Degas et Olivier Kuntzel, avec leurs superbes animations par ordinateur de petits musiciens découpés dans du carton (la musique, envoûtante, est signée Pascal Comelade). Et la pupille en personne de *l'Œil du cyclone*, Jérôme Lefdup lui-même, avec ces *Convictions profondes*, boucles vertigineuses de discours politiques assemblées en concerto discordant pour faire l'ouverture de la soirée « Elections » de mars 1988 sur la chaîne cryptée.

Prendent place encore dans ce bout à bout, un peu de cinéma mais bien sûr zappé (*la Cinquième Saison*, du très doué César Vaysié), de la danse, évidemment éclatée (une chorégraphie de Wim Vandekeybus, filmée en plein air), des essais assez lourds de poésie électronique réalisés à grand renfort de ralentis (Francisco Ruiz de Infante) ou de jeux de dictionnaire (Sabine de Chalender). Et, enfin, *les Petites Annonces*, d'Esti, réalisatrice d'un film foudroyant de beauté et d'émotion intitulé *les Fous*, dont on s'étonne qu'il ne

figure pas dans cette sélection plutôt que ces esquisses, qui tournent un peu en rond, d'interviews de paumés (voulant maigrir ou vendre un chat). *Les Fous* pourraient faire partie de la sélection suivante, de la « prochaine émission », si l'expérience de cette programmation était renouvelée.

« Ici Paris » ressemble, en effet, à une maquette d'émission, à un numéro zéro. Sur le même modèle, on pourrait, en puisant dans les réserves des artistes vidéo qui travaillent aujourd'hui en France, construire vingt autres émissions du même niveau. Les œuvres ne manquent pas. Faibles ou brillantes, il importe de les montrer, dès lors qu'elles représentent des tendances nouvelles. C'est ce que font, à leur rythme annuel ou biennal, les festivals vidéo (Clermont-Ferrand, Hérouville-Saint Clair, Montbéliard, Manosque, Estavar) et, à des cadences parfois hebdomadaires, les associations qui, en province, programment régulièrement des soirées vidéo dans des lieux de plus en plus nombreux.

Un parti pris d'ouverture

En décidant de rejoindre ce mouvement, le Centre Pompidou amorce un véritable tournant, cessant enfin de ne valoriser que ce qui était déjà reconnu à New-York. Pour rassembler ces œuvres, Christine Van Assche, chargée de l'art vidéo au Centre Pompidou, s'est entourée des conseils de deux jeunes spécialistes, Stéphanie Moisson et Nicolas Trembley. Stéphanie Moisson a rédigé d'une plume très fine les notices du catalogue de la collection d'œuvres vidéo appartenant au Centre Pompidou (consultables au Musée dans un espace aménagé à cet effet). Nicolas Trembley anime à Paris un « lieu alternatif » de diffusion d'art vidéo, A Bao A Qou (du nom d'une bête lumineuse inventée par Borges), où l'on peut découvrir régulièrement de nouveaux talents.

Un parti pris semblable d'ouverture a guidé les organisateurs de l'exposition « Images en scène » qui, pendant trois jours (trois jours seulement vu le coût de l'entreprise), a permis de découvrir au Palais de Tokyo (les 11, 12 et 13 juin) une trentaine d'installations vidéo et cinéma. Mélangeant des systèmes utilisant des projecteurs de films et d'autres qui fonctionnent avec des écrans de télévision, Nils et Florent Aziosmanoff et Anne-Marie Cornu (les animateurs de l'association Art 3000) ont créé un événement comme il n'y en avait pas eu à Paris depuis

vingt ans - aux beaux jours de la première grande exposition vidéo qui avait eu lieu dans le palais voisin, au Musée d'art moderne de la ville de Paris, en 1974.

Pendant ces trois jours, les propositions les plus diverses se sont côtoyées, avec un enthousiasme qui compensait tantôt une imperfection technique, tantôt un manque de nouveauté. Certaines machineries étaient tellement compliquées qu'elles ne marchaient presque jamais, tel ce *Simulateur de poulet*, qui mettait en jeu un coq vivant et des projecteurs 16 mm que les mouvements de l'animal étaient censés déclencher. Mais l'animal plongé dans le noir ne daignait guère bouger. D'autres (Maria Klonaris et Katerina Thomadaki, Tom Drahos) proposaient des accumulations illisibles.

Mais on remarquait le bric à brac d'Emmanuel Carquille (parpaings, petit train, cages à oiseaux, avion, drapeaux), *In the deep heart of Europa* : éclatement d'un continent, fragmentation des souvenirs, mur de Berlin, fascismes divers - grand jeu de l'Histoire face à la petitesse de nos mémoires. On se souviendra longtemps de ce petit train tractant un miroir qui s'éclairait d'une image chaque fois qu'il passait devant le faisceau d'un projecteur super 8.

Une installation ne peut pas courir trop d'idées à la fois. *Percer Meuler Souder*, de Christophe Cardoen, remporta un vif succès à cause de sa violente limpidité. Sa machine tingulienne se battant en duel contre un drap blanc où était projeté un film ne visait qu'un seul but : mettre en péril la visibilité cinématographique, pour en faire désirer le retour à une époque où tout la menace. De même, avec une chaise et un lit collées contre un mur, Michel Coste (*le Rêve du prisonnier*) atteint la transparence d'un leurre avoué : les personnages projetés sur ces objets réels, et dansant avec eux, réussissent à nous transporter hors de l'image à mesure que nous y enfonçons.

A Gislaine Gohard, il suffit d'un téléviseur évidé, qu'elle remplit de tulle, pour que l'image qu'elle y projette prenne les allures d'un hologramme mystérieux. Avec une seule bouche multipliée en spirale, Véronique Legendre trace une boucle qui décrit le chemin qu'emprunte le désir quand la Loi s'y oppose. Jean-Michel Gautreau, comme toujours, surprend, en énonçant un propos anti-Duchamp (*la Steppe retournée par l'un de ses célibataires* : un tas de terre, trois tableaux et trois moniteurs), tant ses images sont belles.

Normalement, après avoir vu une installation vidéo, on ne peut plus, en rentrant chez soi, regarder son téléviseur comme avant. Que l'installation soit bonne ou mauvaise, l'exercice est salutaire. *Pan d'ort*, de Patrice Ferrasse, est une bonne idée pour montrer le téléviseur comme une boîte de Pandore : les divisions internes de l'image truquée sont soulignées par des cloisons de bois collées sur le verre de l'appareil.

« La meilleure du monde »

Un public nombreux se prêtait au jeu qu'exigent souvent ce genre d'œuvres. Pour voir *les Larmes du monde*, de Gregory Ryan et Marianna Bouhsira, il fallait se pencher et coller son œil à un tuyau par lequel on apercevait, comme au fond d'un tonneau, une surface aqueuse, percée de temps en temps d'une goutte qui semblait tomber de vos propres yeux. Il fallait se pencher, aussi, au-dessus d'un puits sur la margelle duquel étaient assises des figurines en terre au sexe proéminent, pour contempler ce qu'exposait Cathy Vogan : une certaine vérité sur une certaine virilité.

Micky Kwella, le directeur du Vidéo Fest de Berlin, prétend que « la vidéo française est, aujourd'hui, la meilleure du monde ». Pendant une semaine, en février, les Berlinois ont pu apprécier une large rétrospective de ce qui se fait depuis quelques années en France dans ce domaine. Cette bonne santé, indéniante, est due en grande partie au soutien que le ministère de la culture apporte, par divers biais, à la production des œuvres et à l'enseignement de la vidéo dans les écoles d'art. Beaucoup des jeunes artistes qui figurent dans « Ici Paris » ou qui étaient exposés dans « Images en scène » sortent des écoles d'art de province, où enseignent des vidéastes de la première génération. La tenue régulière de festivals, lieux de confrontation de ces talents, est également décisive. C'est le seul endroit où ils peuvent cueillir quelque gloire, jusqu'à ce que la télévision ou un musée réputé s'aperçoivent de leur existence.

JEAN-PAUL FARGIER

► « Ici Paris (Europe) », les œuvres de dix-sept vidéastes au Centre Pompidou, espace consultation vidéo/musée national d'art moderne, 3^e étage. Tél. : 44-78-12-33. Jusqu'au 30 septembre.